

Essénine et Trotsky, par Michel Kehrnon.

Clt, numéro 1, janvier 1979.

Leurs destinées n'ont pas, apparemment, grand-chose en commun : au moment où Essénine s'enivrait et s'amusait à rebaptiser les rues de Moscou, Trotsky organisait l'Armée rouge puis l'économie soviétique. Cependant, à quinze ans d'écart, ils connurent une fin tragique. Et au cours de leur vie, à plusieurs reprises, ils purent manifester leur accord et leur estime réciproques, ce que l'histoire de la littérature russe, aux mains des staliniens et des réactionnaires, passe sous silence.

Très tôt, Essénine s'intéresse à la vie politique : dès 1912, il rencontre des socialistes révolutionnaires dans les réunions de la Société littéraire et musicale Soukïrov. Il publie des poèmes dans leurs journaux : *Dielo Naroda (La Cause du peuple)* et *Znamia Trouda (Le Drapeau du travail)*. Dans l'une de ses autobiographies, il affirme avoir été membre des milices armées des S. R. de gauche pendant la révolution. On n'en possède pas d'autre preuve qu'une mention de Blok dans son journal, le 21 février 1918. Le groupe imaginiste (1) qu'il fonde en 1919 avec Cherchénevitch, Koussikov, Mariengov, etc., est lié aux S. R. Essénine approuve entièrement la révolution d'Octobre, mais « à sa manière », du point de vue paysan. Il s'est toujours senti concerné par les problèmes de la paysannerie russe. Il y avait en lui un élan, une sensibilité incontrôlable qui font de son personnage un exemple à peu près parfait du Russe tel qu'on se le représente en Occident, et tel qu'on en rencontre quand même beaucoup. Il se sentait « *Asiate* » ; alors que Maïakovsky, son grand rival dans le cœur des Russes, s'efforça de se conduire en homme « *civilisé* », surtout à l'étranger, Essénine, d'une manière significative, collectionnait les esclandres. L'un des plus célèbres, (il avait chanté l'Internationale dans un café d'émigrés à Berlin) faillit lui coûter son visa, et il dut promettre à Litvinov, vice-ministre des affaires étrangères, de « *se tenir correctement* ». Il traita un jour Maïakovsky d'« *Américain* », ce n'était pas un compliment. Sa spontanéité frôlait l'anarchisme, l'indiscipline fondamentale, qui forme à mes yeux le plus beau trait du caractère authentiquement russe, et elle explique des déclarations comme celle-ci : « *Je ne fus jamais membre du P. C. R. parce que je me sens beaucoup plus à gauche.* »

De fait, il lutte, « à sa manière », pour la révolution. Son activité subversive s'illustre par une expédition nocturne contre le monastère de la Passion à Moscou (là où se trouve aujourd'hui un cinéma, sur la place Pouchkine) : accompagné de quelques imaginistes et d'un membre de la Commission d'évacuation, en mai 1920, il écrit en lettres énormes sur les murs de l'édifice un quatrain antireligieux, tandis que Cherchénevitch montre au milicien de garde un papier attestant que ces artistes ont été officiellement chargés d'une telle mission. Le lendemain, la place est envahie par une foule stupéfaite qui lit :

*« Les voilà, les grosses cuisses
De ce mur obscène.
Ici, la nuit, les nonnes
Déculottent le Christ. »*

Les nonnes en question, également sous la protection de la milice, s'efforcèrent d'effacer les vers provocateurs.

Les scandales provoqués par Essénine étaient loin d'avoir tous ce caractère politique. Le poète prolétarien N. Polétaïev prétend qu'il était arrêté deux fois par semaine.

Seulement (les temps étaient meilleurs), cela n'empêchait pas les groupes d'avant-garde de faire imprimer leurs plaquettes de poèmes sur les presses du Guépéou. En 1921, *Zvïozdny byk (Le Boeuf étoilé)* de Koussikov et Essénine est publié par les soins de l'imprimerie spéciale du train de Trotsky.

Les relations entre celui-ci et Essénine, même s'il y eut relativement peu de contacts personnels, étaient extrêmement cordiales. Essénine admirait profondément Trotsky, dont le nom est aujourd'hui systématiquement effacé en U. R. S. S.

Ainsi les premières lignes de Jelezny Mirgorod (*La Villemonde de Fer*) manquent dans l'édition soviétique en cinq volumes des œuvres du poète. Les voici :

« Je n'ai pas lu l'article de Trotsky sur l'art contemporain, publié l'an passé, parce que j'étais à l'étranger. Je n'en ai pris connaissance que maintenant, après mon retour ici. J'ai lu ce qu'il dit de moi et j'ai souri avec tristesse. J'aime le génie de cet homme [...]. Il avait entièrement raison quand il disait que je reviendrais différent de ce que j'étais avant mon départ... »

On sait (cf. Littérature et Révolution) que Trotsky avait rangé Essénine au nombre des « *compagnons de route* », comme il appelait les écrivains favorables à la révolution, sans être pour autant membre du parti communiste.

Un jour Blumkine, l'ancien terroriste, arrangea une entrevue pour Essénine et Mariengov : ils se rendirent au Kremlin pour discuter avec Trotsky de la publication éventuelle d'une revue, mais le projet n'aboutit pas.

D'après Oleg Léonidov, « *L. D. Trotsky suivait l'œuvre d'Essénine avec grand intérêt. Il eut plusieurs conversations avec le poète, au cours desquelles il essayait de l'encourager. Après de telles rencontres avec Trotsky, Essénine était calme, satisfait. Il rêvait de devenir un poète "national", et, mi-plaisant, mi-sérieux, il se déclarait "propriété de l'Etat". V. Nassedkine rapporte que Essénine "considérait Trotsky comme un type d'homme complet, idéal" ».*

Notons en passant que le nom de Staline n'est pas mentionné une seule fois dans l'œuvre poétique de Essénine, alors que celui de Trotsky se trouve deux fois dans le *Piesn'o velikom pokhode* (*Poème de la grande campagne*) et une fois dans *Rouss'besprioutnaïa* (*La Russie sans feu ni lieu*) où il est question des enfants abandonnés, de leurs talents gaspillés :

*« Parmi eux se trouvent des Pouchkine
des Lermontov
des Koltsov
et notre Nékrassov est aussi parmi eux.
Parmi eux il y a même des Trotsky
des Lénine et des Boukharine. »*

Ces deux dernières lignes manquent évidemment dans l'édition soviétique.

Après la mort du poète, Trotsky lui consacre un article admirable (« *A la mémoire de Serge Essénine* », Pravda, 19 janv. 1926) où la rigueur de certains jugements émis de son vivant est atténuée, regrettée même, puisque Trotsky parle du « *grand poète lyrique que nous n'avons pas su garder à nous* ». Il comprend alors que la présence obsédante du sang dans l'œuvre de Essénine (jugée ridicule en 1923, à propos de Pougatchov), loin d'être un artifice de littérateur, présageait sa fin : « *Chaque vers était écrit du sang de ses veines blessées.* »

Etant donné la suite des événements, Trotsky aurait pu revenir sur cette appréciation : « *Le poète est mort parce qu'il n'était pas de même nature que la révolution.* » Aujourd'hui, il semble au contraire que Essénine mourut presque en même temps que la révolution, que son suicide est la réaction d'une grande sensibilité à la dégénérescence de l'Etat soviétique.

C'est dans ce texte (2) que Trotsky donne la plus belle définition des objectifs de la révolution : « *La révolution arrachera pour chaque individu le droit non seulement au pain mais à la poésie.* »

La révolution ne se résume pas en une conquête de satisfactions matérielles. Trotsky s'intéressait de près aux problèmes de l'art et de la littérature et à leurs rapports avec la révolution. Il soutint toujours l'idée qu'aucun groupe littéraire ne saurait passer pour officiel. Bien avant le manifeste de la F. I. A. R. I. (1938) il proclamait le droit à la liberté pour l'art. Ses relations avec Essénine ont ceci de remarquable qu'elles furent établies dans la plus complète indépendance. Chacun se bat dans son domaine pour la révolution. Leur accord n'est pas fondé sur la servilité ou l'intérêt. Ils se situent à une hauteur intellectuelle, à un niveau de sincérité qui seuls permettent la confluence des deux voies de la liberté (3) : la Poésie et la Révolution.

La révolution n'est pas réductible à un phénomène politique, elle se manifeste dans tous les champs d'activité, en tant que totalité créatrice, et en tant que création de tous.

Quand elle est vaincue, la tragédie que cela représente n'emporte pas de la même façon le poète et le révolutionnaire.

Essénine est soumis jusqu'au bout à une certaine logique, celle du vécu individuel, de la sensibilité blessée par la dureté de l'histoire dont le sens lui échappe en grande partie. Le révolutionnaire, lui, ne connaît pas de « *tragédie personnelle* » parce qu'il se place sur le terrain de l'analyse objective de la situation.

Sa vie, comme disait Ioffé (dans sa dernière lettre, publiée en annexe à *De la Révolution*, p. 641), « *est au service de quelque chose d'infini* », l'humanité. Trotsky, pour qui ces mots faisaient sens, devait lutter et surmonter l'angoisse, malgré les malheurs qui assombrirent sa vie privée.

C'est ce qui fait la différence : le poète vit le déchirement, le politique le comprend.

Bibliographie

S. Essénine, *Sobranié Sotchinierrii (Œuvres)*, 5 vol., Moscou, 1966-1968.

O. Léonmov, « *Jivoï Esenin* » (*Essénine vivant*) in : *Krasnaya Gazéta*, Leningrad, 21 jan. 1926.

G. Mac Vay, *Esenin : a lite*, Ardis, Ann Arbor, 1976.

V. Nassedkine, *Posliedny grad Esenina (La dernière année de Essénine)*, Moscou, 1927.

M. Roizman, *Vsio, chto pomniou o Esenine (Tout ce dont je me souviens à propos de Essénine)*, Moscou, 1973.

L. Trotsky, *Littérature et Révolution*, Paris, Union générale d'édition (10-18), 1974.

Notes :

(1)L'imaginisme est fondé en 1919 par les poètes Essénine, Rurik Ivnev, Anatoly Mariengov, Vadim Cherchénevitch, et les peintres Boris Erdman et Georges Yakoulov. Leur dernier manifeste date de 1924. Dès le début deux tendances apparaissent : une dite de gauche regroupant Cherchénevitch, Mariengov, Nicolas et Boris Erdman, Yakoulov, dont les buts sont plus avant-gardistes ; la tendance de droite respecte davantage les classiques, Pouchkine en particulier, et voit dans la métaphore un moyen de représentation plutôt qu'une fin en soi. En font partie : Essénine, Koussikov, Grouzinov, Roizman. Les catégories « *droite* » et « *gauche* » sont empruntées à la politique qui bouleversait la vie intellectuelle russe et fournissait en partie leur terminologie aux écoles artistiques. (Le LEF, Front gauche de l'art, est célèbre.) L'imaginisme est un mouvement important dont certains participants, si leur évolution n'avait

été interrompue par le stalinisme, auraient pu rejoindre les idées surréalistes, comme le manifeste de 1924 permet de le supposer, tant les thèmes sont proches de ceux du surréalisme français naissant à la même époque : révolution de la sensibilité, libération de l'esprit, culte de l'image...

(2) Trotsky y commet une erreur largement répandue qui ne semble pas avoir été signalée dans des publications françaises : « *Il avait assimilé bien plus profondément Téhéran que New York, et le lyrisme tout intérieur de l'enfant de Riazan trouva en Perse bien plus d'affinités que dans les capitales cultivées d'Europe et d'Amérique.* » Or Essénine n'a jamais mis les pieds en Perse. Pendant qu'il était à Bakou ses amis « *organisèrent* » son voyage en « *Perse* » : une nuit, alors qu'il était à moitié endormi et sans doute pas tout à fait à jeun, ils lui firent faire une longue promenade en voiture puis l'emmenèrent dans un appartement décoré de tapis, et où se trouvait une femme voilée. Dès lors Essénine, qui passa quelque temps dans cet endroit agrémenté d'un joli jardin, crut de bonne foi qu'il était allé à Téhéran. C'était Kirov, premier secrétaire du parti en Azerbaïdjan, qui avait eu cette idée pour préserver la vie de Essénine, étant donné les relations de l'Iran et de l'U. R. S. S.

(3) Que la vraie poésie soit du côté des opprimés, j'en trouve une preuve émouvante dans ce passage des *Mémoires d'un bolchevik-léniniste* (Maspero, 1970, p. 149) : l'auteur est emmené en bateau au camp de Vorkouta : « *On nous ordonna de descendre dans la cale et d'attendre. Il y faisait sombre et l'atmosphère y était angoissante. Quelqu'un entonna une chanson de Essénine, remplie de toute la tristesse de la terre russe.* »